

## Sur la piste du western et du country

*Cow-boy dans l'âme* de Bernard Arcand et Serge Bouchard, Les Éditions de l'Homme, 235 p.

*Cow-boy dans l'âme*, Exposition présentée au Musée de la civilisation, Québec, du 10 avril 2002 au 15 mars 2003

Pierre Nepveu

---

Numéro 187, novembre–décembre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17093ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Nepveu, P. (2002). Sur la piste du western et du country / *Cow-boy dans l'âme* de Bernard Arcand et Serge Bouchard, Les Éditions de l'Homme, 235 p. / *Cow-boy dans l'âme*, Exposition présentée au Musée de la civilisation, Québec, du 10 avril 2002 au 15 mars 2003. *Spirale*, (187), 5–6.

# SUR LA PISTE DU WESTERN ET DU COUNTRY

**COW-BOY DANS L'ÂME** de Bernard Arcand et Serge Bouchard

Les Éditions de l'Homme, 235 p.

**COW-BOY DANS L'ÂME**

Exposition présentée au Musée de la civilisation, Québec, du 10 avril 2002 au 15 mars 2003.

« **L**ES GENS cultivés n'ont jamais apprécié l'Ouest peuplé de brutes, ni le western simpliste, et encore moins le country vulgaire », écrit Bernard Arcand en conclusion à ce livre-album, catalogue de l'exposition consacrée à la culture western et country par le Musée de la civilisation de Québec. On pourra juger difficile, à première vue, de concilier cette affirmation d'Arcand avec le constat qu'il émettait plus tôt, en introduction : « Comment se fait-il que, partout dans le monde, des intellectuels de gauche et des politiciens sociaux-démocrates soient à ce point fascinés par cet univers parfaitement faux et politiquement inquiétant? Comment Leonard Cohen, poète et moine bouddhiste dont les œuvres sont appréciées par les critiques les plus éveillés de la société moderne, peut-il persister à se définir comme, avant tout, un chanteur country? » Alors, mépris ou fascination? Ou les deux?

Chose certaine, le western et le country constituent un cas exemplaire de choc ou de décalage entre la culture lettrée et la culture populaire. Même à l'intérieur de la sphère médiatique ou grand-public, on doit constater que la culture rock, pour ne citer que cet exemple, a décidément plus de prestige que le monde ringard du western et du country, ce royaume du « kitsch absolu »,

selon Bernard Arcand, où les chanteurs à la voix nasillarde portent bottes et veste à paillettes et à franges, et où les chanteuses à boléro ont trop souvent des coiffures bouclées d'un autre âge — du moins si l'on s'en tient à une image parfaitement caricaturale de la chose. Quand on est un intellectuel, il y a de fortes chances pour que feu Gerry Boulet ou encore Marjo trouvent davantage grâce à nos yeux que Bobby Hachey ou Giséle Laliberté. Je dois dire que c'est mon cas, bien que Renée Martel, suave exception, m'ait toujours ému et que je me surprenne parfois à chançonner ou à siffloter *J'ai un amour qui ne veut pas mourir*, dans le secret d'un ascenseur qui me conduit vers une salle de cours où je parlerai à mes étudiants de Paul-Marie Lapointe ou d'Hélène Dorion.

Un des mérites du livre-album d'Arcand et Bouchard est d'aller bien au-delà des visions purement stéréotypées que l'on peut avoir de cette planète culturelle que sont le western et le country, tout en reconnaissant que le stéréotype et le cliché font partie intégrante du phénomène. Mais d'abord, il convient de ne pas confondre les deux termes : si le héros par excellence du western est un justicier solitaire et viril, tendance macho, la culture country propose un monde adouci, plus féminin et convivial, une socialité simple et

festive qui, malgré les chapeaux et les bottes de cow-boy, est souvent aux antipodes de l'univers impitoyable et manichéen que proposait le western « classique » (encore que même cette notion ait été remise en cause par les spécialistes du genre). Quoi qu'il en soit de cette distinction terminologique fondamentale, la thèse des deux anthropologues est que, si fautive et invraisemblable soit-elle, la fiction du cow-boy est porteuse de valeurs universelles qui expliquent son incroyable succès : recyclage des motifs épiques de la littérature européenne, vision sacralisante de la terre d'Amérique, rédemption des « gens ordinaires », de la « vie simple ». Tout n'est pas original dans ces thèses, mais la force concrète du mythe, son foisonnement et paradoxalement sa complexité ressortent amplement des pages somptueusement présentées de cet ouvrage (papier glacé, photos couleurs, etc.), tant grâce aux essais eux-mêmes qu'à la riche iconographie proposée.

## L'Histoire comme spectacle

« Toutes les histoires de cow-boys sont des histoires de crépuscule, écrit Serge Bouchard d'entrée de jeu. *L'histoire de l'Ouest se situe à la fin précise du monde ancien.* » Le western commencerait ainsi avec les dernières découvertes et la conquête

### Des pionniers appliquant leur propre loi, s.d.

Quatres hommes masqués afin d'éviter les représailles, mettent en scène la reconstitution de la coupe de fil barbelé, activité fréquente dans l'Ouest à l'arrivée de cette nouvelle invention. Alors que les pionniers clôturaient leurs terres de fil barbelé pour protéger leurs cultures, les éleveurs de bétail coupaient celui-ci pour que leurs bêtes aient accès aux points d'eau et puissent voyager librement d'une terre à l'autre.

Nebraska Historical Society,  
N° RG2608-2430  
Photo : Solomon D. Butcher



espagnole, même si ses origines plus directes sont naturellement liées à la conquête de l'Ouest américain, entre 1850 et 1890. Ce qui frappe ici, c'est à quel point l'Histoire se transforme immédiatement en fiction médiatique : c'est ainsi que, dès les années 1880, le célèbre Buffalo Bill promène son « Wild West Show » de ville en ville, avec de vrais cow-boys et Indiens devenus comédiens ! Une belle photo du célèbre photographe Notman montre Buffalo Bill dans une posture théâtrale, accompagné du chef Sitting Bull, lors de la visite du « Wild West Show » à Montréal, en 1885. On frémit devant cette incroyable métamorphose de la tragédie vécue par les autochtones à cette époque-là en un pur divertissement qui attire les foules urbaines.

Presque tout sera faux dans le western : les costumes, les duels au revolver, les Indiens et souvent les paysages eux-mêmes. L'Histoire réelle se trouve désormais enfouie sous un décor de carton-pâte. Mais cette fausseté s'accompagne aussi d'une idéologie plus que douteuse, fondée sur la suprématie blanche, ce qui signifie le plus souvent la suprématie anglo-saxonne. C'est ainsi qu'un des grands peintres et sculpteurs illustrant le monde de l'Ouest, Frederic Remington, proclamera sans vergogne : « *Italiens, Indiens, Chinois, Huns et autres Juifs, c'est la lie de l'enfer. J'ai une Winchester et quand le jour du massacre commencera, j'y prendrai part.* » Ce racisme solidement campé trouvera des échos, comme on le sait, dans toute une tradition de cow-boys chanteurs ou comédiens, tels Roy Rogers et John Wayne, qui seront des ultra-conservateurs, anticommunistes forcenés et apôtres de la supériorité états-unienne.

Et pourtant, contre vents et marées, la culture western fait son chemin partout, répand sa mythologie, déploie ses personnages, parmi les plus connus de l'imaginaire contemporain : Buffalo Bill bien sûr, mais aussi Billy the Kid, Davy Crockett, les frères Dalton, et aussi des femmes comme Calamity Jane. Tout un théâtre s'anime, fondé sur un décor type, sur des objets cultes : chapeaux, bottes, jambières, autour de cet animal grandiose et fascinant que sera toujours le cheval, surtout quand il est rétif. Tout en développant tous les motifs du mythe, l'ouvrage lui redonne tout son arrière-plan historique par la constante juxtaposition de documents d'archives et d'images de spectacles ou de fiction : la photo des cadavres des frères Dalton prouve qu'ils ont réellement existé, les longues files de pionniers rappellent que la traversée des Prairies ou des cols des Rocheuses a souvent été une aventure misérable et meurtrière, d'autres photos soulignent que le rôle des femmes dans l'Ouest a été important, et que les Indiens n'étaient pas ces Sioux ou ces Apaches de pure convention, bricolés à la va-vite, que nous présentent trop de films westerns. Le chapitre de Serge Bouchard sur « Les Indiens dans le monde des cow-boys » est à cet égard fort critique et souligne en même temps combien cette imagerie continue de nourrir dans nos sociétés actuelles de nombreux lieux communs sur les



DR

autochtones. Mais suprême ironie, la culture western et country est entre-temps devenue très populaire dans les communautés amérindiennes !

## Une morale de la simplicité

Si le cinéma puis la télévision ont joué un rôle décisif dans la construction et la popularité de la mythologie western, la musique country demeure évidemment un des grands succès de la culture de masse et l'un des transmetteurs privilégiés de la fiction du cow-boy. Le livre et l'exposition expliquent l'hétérogénéité de cette musique, tant par ses origines, où se mêlent les ballades anglaises et irlandaises, les rythmes noirs et louisianais, les influences régionales, que dans son évolution, comme le montre au Québec la modernisation du genre chez des auteurs-compositeurs comme Richard Desjardins, Gildor Roy ou Mara Tremblay, rompant avec le style plus classique des Willie Lamothé et Marcel Martel. Un certain brouillage du genre en découle inévitablement : Leonard Cohen est-il vraiment un chanteur country ? Ou Bob Dylan, même vêtu en cow-boy au festival de Newport ? Il reste que depuis Elvis Presley le country n'a cessé de s'infiltrer partout, distillant sa mélancolie, avec l'autorité de ses accords simples et de ses rythmes lancinants à la Johnny Cash.

Le tableau qu'Arcand et Bouchard proposent du western et du country est kaléidoscopique, touffu, varié : le kitsch et le sacré y font bon ménage, le camion-remorque rutilant y côtoie le cheval, et le faux lui-même y reconduit à une certaine vérité sociale et existentielle : celle des gens ordinaires et du destin commun, avec ses amours et ses peines, ses rêves, ses erreurs et ses regrets. L'esthétique du country serait, selon Serge Bouchard, moralisatrice et consolatrice : tournant le dos à l'aliénation industrielle et économique et au tumulte urbain, elle rétablit des vérités élémentaires incontournables, inlassablement répétées : « *le country n'hésite pas à affirmer qu'il faut aimer ses parents, protéger sa famille, demeurer fidèles à ses amis [...], que boire beaucoup rend saoul, que certains boivent pour oublier et que deux âmes solitaires qui se rencontrent par hasard peuvent avoir pour destin de s'aimer.* »

Morale simple et parfois simpliste : jusqu'où peut-on faire l'économie de la complexité ? Dans leurs « propos sur la simplicité », Bouchard et Arcand frôlent parfois l'anti-élitisme à outrance, voire l'anti-intellectualisme. Dans le country, on serait par exemple « *loin de Voltaire* » : mais c'est oublier que la grandeur de l'intellectuel Voltaire tient aussi au fait qu'il a su, jusqu'au plus profond de lui-même, se laisser émouvoir par le destin des pauvres gens, depuis les victimes du tremblement de terre de Lisbonne jusqu'à l'honnête protestant Jean Calas. On touche ici le problème qu'affronte tout intellectuel faisant l'éloge de la simplicité : il en vient forcément quelque part à des réductions, à des contradictions ou même, ce qu'Arcand et Bouchard évitent très largement, à la négation de lui-même.

Malgré cette réserve, *Cow-boy dans l'âme* demeure une fascinante plongée dans une des régions les plus riches de la culture populaire. On gagne, cela dit, à visiter le Musée de la civilisation de Québec autant qu'à parcourir le livre-album. Les essais d'Arcand et Bouchard ne peuvent évidemment apparaître que par bribes au Musée. Par contre, certains volets de l'exposition sont peu présents et même parfois absents de l'ouvrage. C'est le cas de la salle consacrée à Will James, à peine mentionné dans le livre et dont l'histoire fabuleuse a été racontée par Jacques Godbout dans son célèbre documentaire *Alias Will James* : la famille Hays, de Scottsdale en Arizona, voue au cow-boy, à l'artiste et à l'écrivain un véritable culte, ce qui nous vaut une impressionnante collection de photos, tableaux et dessins, livres et autres objets.

Quant à l'incontournable Festival western de Saint-Tite, qui a lieu chaque année en septembre et qui est un événement majeur du genre pour toute l'Amérique du Nord, l'exposition en donne une représentation beaucoup plus abondante que ne le fait le livre, qui se limite à quelques photos. Mentionnons enfin les tables d'écoute qui, au Musée, permettent de se familiariser avec quelques artistes contemporains de la musique country.

Sommes-nous tous des *cow-boys dans l'âme* ? Les Européens et même, semble-t-il, les Asiatiques succombent aisément à cette imagerie où se marient le grandiose et la pacotille. La Prairie, le cheval, le lasso, le chapeau font indéniablement partie de l'imaginaire universel, même si le film western est aujourd'hui un genre à peu près disparu. Mais les enfants jouent-ils encore, autant que le disent Arcand et Bouchard, au cow-boy ? N'en ont-ils pas davantage pour les extra-terrestres et autres êtres étranges de la science-fiction ou des jeux vidéo ? Le western et le country ne seraient-ils pas des genres vieillissants, détrônés chez les jeunes par le style *Seigneur des anneaux* ? Plusieurs indices, y compris l'âge du public country, semblent en témoigner, et la question aurait mérité à tout le moins d'être posée.

PIERRE NEPVEU